

# Retranscription de la lettre de Hersz –Hermann Strasfogel

**Avertissement : cette retranscription littérale a été faite à partir de la lettre manuscrite. Seules quelques fautes d'orthographe ont été corrigées. Des mots ont parfois été ajoutés pour faciliter la lecture, ils sont indiqués entre [...].**

**Prière d'un mourant de bien vouloir remettre ce pli au Consulat de France, ou à la Croix rouge Internationale pour la faire suivre à l'adresse indiquée.**

**Merci**

**Birkenau le 6 XI 1944**

**À mes très chères**

**Femme et fille**

Au début de juillet cette année j'ai eu la grande joie de recevoir votre lettre (sans date) ce qui a été comme un balzam (ndlr:beaume) pour mes tristes journées ici, je la relis *incessamment* et je ne m'en séparerai [pas] jusqu'à mon dernier souffle.

Je n'avais plus d'occasion de vous répondre et si je vous écris aujourd'hui au grand risque et péril, c'est pour vous annoncer que c'est ma dernière lettre, que nos jours sont limités et si un jour vous recevez cette missive vous devez me compter parmi les millions de nos frères et sœurs disparus de [ce] monde. À cette occasion je dois vous assurer que je m'en vais calmement et peut être héroïquement (ça dépendra des circonstances) avec le seul regret que je ne pourrai vous revoir pour un seul instant.

Néanmoins je désire [vous] exprimer là quelques directives pour vous. Je sais que je n'ai pas laissé grand-chose matériellement pour assurer votre existence, mais après cette guerre que la vie comptera, avec une raisonnable volonté et les dix doigts chacun pourra vivre largement. Tâchez de [vous] associer avec un tricoteur pour travailler exclusivement à son compte.

J'espère que rien n'est perdu [de] ce que vous avez confié à vos amis, en cas de quelques difficultés adressez-vous [au] Président de notre Société de secours mutuel qui se mettra dans l'affaire pour vous établir dans vos droits. Je n'oublie pas mon grand ami Monsieur Riss à qui je pense souvent qu'il veille sur vous.

2

Une grande exigence [que] j'adresse à ma très chère inoubliable Simone, qu'elle [suive] sa vie socialement et politiquement comme elle a connu son père, mon désir est qu'elle se marie le plus tôt possible avec un Juif et à condition d'avoir beaucoup d'enfants. Si la destinée m'a dépourvu [de] la succession de mon nom de famille c'est à elle, à Simone, d'assurer mon petit nom comme de tout autre de la famille en Varsovie qui sont tous disparus.

À toi ma chère femme, je te prie de m'excuser si des fois dans la vie on avait de petits différents, maintenant je vois qu'on [ne] savait pas comment chérir le temps passé; ici je pensais toujours [que]

si par un miracle je sors [d'ici] je vais refaire une autre vie...mais hélas ! c'est exclu, personne ne sort d'ici, tout est fini. Je sais tu es encore jeune, tu dois te remarier; je te donne carte blanche, je te [l']ordonne même car je ne veux pas vous voir endeuillées [...]

Ne pensez jamais [à] revenir en Pologne cette [terre maudite pour nous]; c'est la terre de France qu'il faut chérir et la nourrir (à moins [que] les circonstances vous amènent ailleurs mais jamais en Pologne).

Il vous intéresse certainement [de] savoir ma situation, la voilà : en abrégé car si je devais écrire tout ce [par quoi] je suis passé depuis que je vous ai quitté, je devrais écrire toute ma vie tant [j'ai vécu de choses].

### 3

Notre transport qui se composait de 1.132 personnes a quitté Drancy le 2 mars au petit jour et nous sommes arrivés ici le 4 au crépuscule dans des wagons à bestiaux, sans eau; en descendant, il y avait déjà plusieurs morts et fous. Cent personnes étaient triées pour descendre dans le camp (parmi lesquelles j'étais), le reste allait au gaz et dans les fours ensuite. Le lendemain, après avoir passé un bain froid et dépourvu de tout ce que nous avons eu avec nous (sauf la ceinture que je garde encore sur moi), rasé même la tête - ne parlons pas des moustaches et barbiches - on nous a mis comme par hasard dans le fameux « Sonder-komando »; là on nous a déclaré que nous venions comme renfort à travailler comme « croque-mort » ou comme « chevra kedicha »; vingt mois sont passés déjà depuis, il me semble un siècle. Il est pratiquement ici impossible de vous décrire toutes les peines de ce que j'ai vécu là; si vous vivez, vous lirez pas mal des œuvres écrites à propos de ce « sonder-komando » mais je vous prie de ne jamais mal me juger si, parmi les nôtres, il y avait de bons et de mauvais je [n']étais certainement pas parmi les derniers. Pendant cette époque je faisais tout ce qui était en mon moyen, ne craignant ni risque ni péril pour soulager le sort de malheureux ou politiquement ce que je ne peux vous écrire du sort que ma conscience est pure et à la veille de ma mort je peux en être fier.

Au début j'ai beaucoup souffert même d'une famine formelle; j'ai songé parfois d'un bout de pain, encore plus d'un peu de café chaud, plusieurs de mes camarades sont

### 4

tombés soit par maladies ou simplement abattus chaque semaine on comptait moins. À l'heure actuelle nous sommes restés 2 (deux) seulement de notre centaine, il est vrai que beaucoup ont trouvé une mort plus ou moins glorieuse, en masse, et si je n'étais pas parmi eux ce n'était pas par lâcheté, non, mais par simple hasard; en tous cas, mon tour vient au courant de cette semaine probablement.

Mes souffrances physiques prenaient fin vers septembre 43 depuis que j'apprenais à mon chef la règle du jeu de belotte; en jouant avec lui, j'étais dispensé de travaux durs et pénibles; à cette époque je suis devenu formellement squelettique, mes mains n'ont pas reconnu mon corps en le frottant, mais depuis je me suis rattrapé et à l'heure actuelle quand rien ne nous manque et surtout depuis [le] mois de mai 44 nous avons eu abondance de tout (sauf la liberté chérie) je suis très bien vêtu, logé et nourri, je suis en parfaite santé sans ventre naturellement bien svelte et sportif; sauf ma tête blanche, on me donne 30 ans.

Pendant tous ces vingt mois ici, j'ai toujours considéré mon plus agréable temps sur mon lit où je me suis couché avec l'idée que je suis parmi vous, que je vous parle et souvent, je vous voyais dans mes rêves; quelques fois, je pleurais même avec vous surtout, le soir du premier « kipour » ou Kol Nidre ce que nous avons improvisé chez nous; je pleurais beaucoup en songeant que vous aussi

5

Faites de même quelque part dans un coin en cachette en pensant à moi.

Je voyais toujours Simone s'éloigner le jour du 17 février en compagnie de Mr Vanhem quand je la suivais par la fenêtre et pas une fois me promenant dans les vastes hall (haule) du krematorium (vide) je prononçais à haute voix le nom de Simone; comme je l'appelais et j'écoutais ma voix qui résonnait ce nom chéri que je ne devais malheureusement plus employer- ça c'est la plus grande punition que notre ennemi pouvait nous infliger.

Depuis que je suis là jamais je n'ai jamais cru en la possibilité de revenir, je savais comme nous tous que toute liaison avec l'autre monde est interrompue; c'est un autre monde là; si vous voulez c'est l'Enfer, mais l'enfer de Dante est immensément ridicule envers le vrai d'ici et nous comme témoins oculaires ne devons pas survivre. Malgré tout je garde de temps en temps une petite étincelle d'espérance- peut être par un miracle quelconque, moi qui avais déjà tant de chance, un des plus âgés de tous ici, passé par tant d'obstacles, restés deux de cent, peut être arrivera t'il le miracle final ? mais alors j'arrive avant qu'on retrouve cette lettre enterrée.

Sachez aussi que tous ceux qui étaient transportés de Drancy sont morts comme Michel, Henry, Adèle avec les enfants et tous nos amis et connaissances dont je ne me rappelle plus leurs noms.

6

J'étais heureux là, dans mes souffrances, en vous croyant en vie, et depuis que j'ai eu votre lettre personnelle avec l'écriture de vous deux que j'embrasse assez souvent, depuis ce temps là ma satisfaction est comblée, je mourrai tranquillement sachant que vous au moins êtes sauvées; la plupart de mes collègues d'ici ont amené avec eux leurs familles entières, et surtout les Polonais, sont absolument les seuls survivants (pour le moment) et nous sommes là, de différentes nations ou pays. Parmi les Polonais, il y a un Figlarz qui est un cousin du père de notre Figlarz (à propos qu'est-ce qu'il est devenu ?); aussi des personnes qui ont connu Michel et Eva dans le ghetto etc...

Je vous demanderais un service à me faire. Je vivais ici avec un camarade de mon transport, une vie commune [avec] un Juif français, un certain fabricant et commerçant de fourrures de Toulouse, un nommé David Lahana. C'était convenu entre nous de communiquer mutuellement des nouvelles à la famille de l'autre en cas de disparition d'un de nous, et comme par regrette malchance lui est parti avant moi, c'est à moi de faire savoir à sa famille par votre intermédiaire que sa femme Madame Lahana était morte trois semaines après notre arrivé ici (elle était descendue vivante dans le camp avec trente autres Françaises qui sont toutes déjà mortes) et lui-même est parti avec un transport composé de deux cent personnes

7

tous du « Sonderkommando », le 24 février 1944 à Lublin ou ils étaient exterminés quelques jours après.

David était un ange, un camarade incomparable. Dites à sa famille qu'il pensait toujours à ses deux fils avec un amour super-paternel en les croyant naturellement sauvés en Espagne aussi à sa mère et à ses sœurs et beaux-frères. Il répétait toujours en détresse « Bon dieu, bon dieu, pourquoi me donnez tant de la peine, pitié, pitié... et c'est moi qui l'ai consolé, lui qui ne savait ni allemand ni polonais ni yiddish, se trouvait toujours en mauvaise situation d'où je l'ai retiré mais je ne pouvais pas le sauver du transport, Dieu est mon témoin. Ecrivez donc une lettre à l'adresse de cette famille certainement bien connue à Toulouse pour donner renseignements les concernant, ou bien par une autre voie, ses beaux-frères Babini (si je ne me trompe pas) [tiennent] un magasin de soieries et d'articles de Chine boulevard de Malesherbes; essayez donc le retrouver par là.

Je vous prie de ne jamais oublier les biens et le concours de nos amis qui ont fait pour vous en mon absence comme les Martinelli, Vanhenms, et d'autres s'il y a lieu; n'oubliez pas que si vous êtes en vie c'est grâce à Dieu et à eux. Malheureusement je n'aurai pas la satisfaction de m'acquitter personnellement, il ne me reste que

8

de leur envoyer mes sincères remerciements et de meilleurs vœux, des vœux exprimés par un homme avant sa mort, seront écoutés par la Providence.

Ma lettre arrive vers la fin, comme mes heures mêmes et je vous adresse le suprême adieu pour toujours; c'est le dernier salut, je vous embrasse bien bien fort pour la dernière fois et je vous prie encore une fois me croire que je m'en vais allègrement en sachant que vous êtes en vie et que notre ennemi est perdu; il est même possible que par l'histoire du « Sonderkommando » vous apprendrez le jour exact de ma fin. Je me trouve dans la dernière équipe de 204 personnes, on liquide actuellement le crematorium II où je suis avec intensité, et on parle de notre propre liquidation pour le courant de cette semaine.

Excusez-moi pour mon texte étourdi comme pour mon Français si vous saviez dans quelles circonstances j'écris...

Qu'ils m'excusent aussi tous mes amis que je ne nomme pas par impossibilité de place et à qui je fais mes derniers adieux en commun en leur disant Vengez pour vos frères et sœurs innocents tombés sur l'échafaud.

Adieu ma chère femme et ma Simone chérie, exécutez mes vœux et vivez en paix, Dieu vous garde

Mille baisers votre mari et père

Hermann

Dans la marge : A la réception de cette lettre, je vous prie d'aviser Madame Germaine Cohen Bank Union S.A. à Salonique - Grèce que Léon partage mon sort comme il a partagé mes souffrances; il embrasse tout le monde et recommande Bill spécialement à sa femme. Daniel et Lili sont morts aussi depuis longtemps, l'avocat Yacoel est mort avec toute sa famille il y a un mois.

Hermann